Nous vivons en ce monde à la façon d'extraterrestres de passage et nous sommes seulement ici-bas pour un temps qui nous est compté. C'est ce que nous rappelle saint Cyprien : dans le monde où nous sommes, nous sommes des exilés, des pèlerins. Pour autant, nous ne devons pas faire comme les touristes qui se contentent de prendre des photos de chaque panorama ou de chaque monument intéressant qu'ils ont devant les yeux. En tant que pèlerins nous allons vers notre patrie céleste en suivant une route qui permet de profiter des paysages, des sons, des parfums...

Un « peregrinatus » (pèlerin) est une sorte de grignoteur, de cueilleur, de glaneur. Tout chrétien qui se conduit en pèlerin permet au monde et sa culture de s'arrimer aux dons confiés par le Créateur. Ainsi les choses terrestres sont-elles nécessaires : à travers leur rencontre se fait l'approche sacramentelle de la vie religieuse. Dieu s'est donné à nous à travers le mystère de son Incarnation. Par conséquent, nous reconnaissons notre Dieu dans le Christ ; par lui, le "Visible", nous sommes entraînés dans l'amour des choses invisibles.

Le style de l'abside partiellement reconstruite et du plafond à caissons de la salle de réunion de la villa romaine du Casale, en Sicile, montrent aux sens et à l'esprit toute l'importance que peut avoir un bâtiment. C'est du reste le style architectural de cette basilique qui a été adopté comme modèle pour les églises chrétiennes, elles-mêmes hautement sacramentelles, c'est-à-dire « significatives ». L'importance des sens est évidente pour qui a l'occasion de visiter la villa de Casale. Elle est un site archéologique étonnant qui a son origine au troisième siècle avant J.C., bien que la plupart des constructions encore visibles datent du début du quatrième siècle après J.C. Le site est sans aucun doute antérieur à l'édit de Milan (313) qui marqua la fin de la persécution systématique des chrétiens dans l'Église primitive. On remarque en particulier la salle de réunion, la « basilique », dans laquelle le maître de la « domus » recevait ses invités, faisait des déclarations officielles et accueillait les dignitaires. Lorsqu'on se tient devant le bâtiment partiellement reconstruit, on comprend immédiatement pourquoi les chrétiens de la période patristique ont pensé que ce style d'architecture majestueux était particulièrement approprié pour abriter le culte dû au Christ, le « grand Roi ».

La hauteur et la largeur du bâtiment lui-même, qui contraste avec la nature sombre et trapue des structures environnantes, donnent une impression d'ouverture et de grandeur. La lumière naturelle du soleil traversant les fenêtres à claires-voies suggère une illumination céleste. Le sol en marbre et les boiseries offrent un sentiment de dignité et de noblesse. La place où se trouve le siège du « maître », sous le dôme de l'abside, crée un espace à la fois serein et sonore à partir duquel chaque mot peut être clairement perçu. La perspective visuelle, le sens spatial et même l'acoustique collaborent ainsi à une expression de la dignité et de la grandeur du lieu.

Cette approche des réalités qui se fait par nos sens permet de réfléchir sur l'impact de la « rétroaction sensorielle » qui se joue dans la vie liturgique catholique.

À Doura-Europos, dans la Syrie actuelle, on peut s'imaginer accompagnant le groupe d' « electi » de la Vigile pascale, s'inclinant, s'humiliant physiquement avant de pénétrer dans le baptistère décoré de fresques. Qu'ont vécu au plus profond d'eux-mêmes ces premiers chrétiens ? Qu'ont-ils vu, ressenti, compris, alors qu'ils passaient devant des peintures évoquant des épisodes des Écritures pour se rendre aux fonts baptismaux. Une question vient à l'esprit : à quoi les fidèles peuvent-ils se référer dans le rituel religieux qu'on leur présente aujourd'hui dans nombre de nos paroisses ?

La « rétroaction sensorielle », bien sûr, ne se limite pas au domaine de la religion. Au XXIe siècle, les appareils dits « intelligents » nous répondent eux aussi. Quand on reçoit un message, ils font un son que l'on choisit dans une liste de signaux sonores proposés ; quand on tape les lettres d'un mot, les touches du clavier font un clapotis caractéristique. Dans le monde de la technologie, chacun de ces signaux est appelé « haptique ». Tous les appareils modernes d'utilisation courante intègrent des paramètres de réponses « haptiques ». Même le distributeur de billets de banque ! Ce type de codes sensoriels n'est pas apparu à la naissance des smartphones dans les années 1990. Les machines à écrire traditionnelles donnaient également des « réponses haptiques ». Les doigts ressentaient la résistance relative des touches des machines à écrire « Gestetner » des années 1950, et cette sensation était différente de celle de la touche de l' « IBM » à boules qui allait trouver sa place dans la plupart des des bureaux. Le bruit du caractère mécanique frappant le papier-carbone ou le papier-pelure sur le cylindre assurait la dactylo que la lettre avait bien atteint sa cible et s'était imprimée. Un « ding » rappelait qu'il fallait pousser la barre de retour du chariot de droite à gauche pour revenir à la ligne. Les taches sur le papier, les ratures granuleuses et le motif irrégulier d'un mot corrigé, le « tap-tap » entendu tard dans la nuit et qui rappelait que quelqu'un terminait in extremis une dissertation... Tous ces signes étaient « haptiques ». Le terme est également utilisé en médecine. Lorsqu'un médecin palpe un patient pour déterminer l'origine d'une pathologie, il fait un « examen haptique » ; il focalise son attention sur la rétroaction ressentie par ses doigts ou sur les sons des poumons et du cœur amplifiés par son stéthoscope. Le mot « haptique » tire son origine du mot grec « haptomai » qui signifie « je saisis » ou « je touche ». Dans le monde de la technologie informatique, il fait référence aux sensations audibles ou tactiles d'un appareil électronique. Appliqués au monde du rituel, sont « haptiques » les stimuli reçus par nos cinq sens : vue, odorat, ouïe, goût et toucher.

Comme cela a été dit plus haut, la religion catholique est fondée sur le mystère de l'Incarnation. Il s'ensuit que dans la prière, la foi est inséparable de ce qui est humain (incarné). Nous prions de façon plus fructueuse lorsque nous veillons à ce que notre corps, nos sens, s'engagent dans la louange divine. Ce point a toujours été rappelé par l'Église qui, dans la Constitution sur la liturgie de Vatican II, déclare : « C'est à juste titre que la liturgie est considérée comme l'exercice de la fonction

sacerdotale de Jésus Christ, exercice dans lequel la sanctification de l'homme est signifiée par des signes sensibles et réalisée d'une manière propre à chacun d'eux, et dans lequel le culte public intégral est exercé par le Corps mystique de Jésus Christ, c'est-à-dire par le Chef et par ses membres. »

À quoi les fidèles peuvent-ils se référer dans le rituel religieux d'aujourd'hui ?

Dans le système sacramentel, nous utilisons des choses matérielles et donc perceptibles : l'eau et l'huile, le pain et le vin, la lumière et le parfum. Ces signes fonctionnent par le biais de nos sens. L'expérience « haptique » liée au rituel catholique est donc naturelle et même nécessaire. Mais n'est-il pas légitime de penser qu'elle n'a pas reçu, depuis le Concile, l'attention qu'elle méritait ? Plus nous sommes à l'écoute des sensations liturgiques et sacramentelles, plus nous devenons susceptibles d'apprécier la grâce qui nous est offerte dans notre prière rituelle. En parlant de la catéchèse dans « Sacramentum Caritatis », le pape Benoît XVI rappelle : « Plutôt que d'informer, la catéchèse mystagogique devra réveiller et éduquer la sensibilité des fidèles au langage des signes et des gestes qui, associés à la parole, constituent le rite. » (Cf. n. 64) On comprend mieux pourquoi, dans le rite de l'ordination sacerdotale, l'évêque dit au futur prêtre auquel il remet le calice et la patène : « Comprenez ce que vous faites, imitez ce que vous célébrez et conformez votre vie au mystère de la Croix du Seigneur. » L'évêque ne veut pas seulement dire qu'il faut savoir ce qui est nécessaire pour que la célébration d'un sacrement soit valide et licite. Il veut insister sur le fait que pour l'Eglise dont le prêtre est ministre, ce qui est en jeu c'est que la célébration sacramentelle soit tissée de signes et de symboles.

La Constitution « Sacrosanctum Concilium » de Vatican II sur la liturgie dit aussi qu' « il est nécessaire que les fidèles accèdent à la liturgie avec les dispositions d'une âme droite, qu'ils harmonisent leur âme avec leur voix, et qu'ils coopèrent à la grâce d'en haut pour ne pas recevoir celle-ci en vain. C'est pourquoi les pasteurs doivent être attentifs à ce que dans l'action liturgique, non seulement on observe les lois d'une célébration valide et licite, mais aussi à ce que les fidèles participent à celle-ci de façon consciente, effective et fructueuse. » Les prêtres doivent donc se rendre compte que la liturgie nécessite quelque chose de plus que la simple observation des règles régissant la validité et la licéité de la célébration ; il est de leur devoir de veiller à ce que les fidèles y participent conscients de ce qu'ils font, activement engagés dans le rite et enrichis de ses effets. Il faut, en retour, que les fidèles puissent juger si le sacrement a été correctement célébré.

Lorsque la liturgie célébrée conformément au Missel romain demande au peuple, au début du Triduum pascal, d'entrer pleinement dans le temps sacré, il ne s'agit pas simplement de cocher une case dans une « liste de choses spirituelles à faire ». Les pasteurs ne doivent donc pas manquer d'expliquer aux fidèles chrétiens, du mieux qu'ils peuvent, le sens et l'ordre des célébrations et aussi de les préparer à une participation effective (le Concile dit « active ») et fructueuse. Ces exhortations s'appliquent à la plénitude du sacrement ainsi qu'à l'expression liturgique réalisée

par des signes et des symboles. Elles consistent à prendre conscience du fondement scripturaire du Triduum, à reprendre certains textes patristiques et à entrer dans la liturgie avec toute notre personne humaine. N'oublions jamais, en effet, que nous portons dans notre corps la mort et la résurrection du Christ.
Soyons un peu plus clairs. Un appel à la reconnaissance de la composante « haptique » de la liturgie - du sensoriel fourni par le rituel - n'est en aucun cas un appel à la création de sensations nouvelles ou d'expériences innovantes, pas davantage à la modification des rites. La qualité « haptique » est déjà inscrite dans les rites catholiques. Ceux-ci doivent donc être correctement valorisés, suivis et aimés, précisément parce qu'ils communiquent une signification sacramentelle et peuvent ainsi nous rendre plus réceptifs à la grâce. Le rituel rend progressivement et doucement aptes à adorer, à prier et à penser avec et dans l'esprit de l'Église.
Dans les monastères - et en principe également dans les paroisses - les cloches nous appellent à la prière. Il est bon que les motifs sonores des sonneries correspondent à la solennité de chaque jour liturgique : les jours de fête, seules deux ou trois cloches sonnent ; cinq cloches pour les solennités. La plus grosse cloche n'est sonnée que pour annoncer le décès d'un membre de la paroisse. Elle sonne aussi au moment des funérailles. Le potentiel « haptique » des cloches en bronze a son importance : le cliquetis des mécanismes se fait entendre, la tour semble vibrer, le son résonne autour des bâtiments proches... Plus nous sommes attentifs aux sensations liturgiques et sacramentelles, plus nous sommes susceptibles d'apprécier la grâce qui est nous offerte dans notre prière rituelle.
La façon dont une église et son mobilier sont entretenus suscite le respect, comme le soulignait un prêtre, il faut que nos églises soient étincelantes, afin que la beauté de Jésus baigne les yeux et les cœurs. Nettoyons, rangeons, supprimons tout ce qui est inutile pour la liturgie, polissons et faisons briller. La grâce passe par là. Et ce prêtre d'ajouter : « Qu'il y ait de beaux calices, tout comme il y a de belles coupes pour la Pâque juive ! » Les nappes d'autel, les cierges, les vêtements liturgiques doivent être beaux et bien entretenus. Cette attention aux détails communique la valeur de ce qui est célébré, comme le faisait remarquer saint François d'Assise qui, tout en vivant pauvrement, voulait que les églises soient riches pour le seul Seigneur.
Trois exemples peuvent illustrer comment une célébration soignée des sacrements et des rites peut avoir un sens sur le long terme. Suivons d'abord un couple - Vanessa et Brandon - qui vont s'engager dans une vie commune par le sacrement du mariage. Gardant à l'esprit que l' « haptique » est lié à la rétroaction qui vient de nos sens, prêtons attention à ce qu'ils (et nous avec eux) ressentons, voyons, entendons, sentons et goûtons au cours de trois moments privilégiés de célébrations à caractère sacramentel.
1. La célébration du mariage. Elle commence à la porte de l'église. Le prêtre accompagné des servants d'autel se rend à la porte de l'église, accueille les fiancés en leur montrant que l'Église partage leur joie. Il est vrai que beaucoup de

cérémonies de mariage ne commencent pas de cette façon. Cependant pour donner le sens de ce rite d'accueil, mieux vaut se concentrer sur ce que l'Église demande de faire, plutôt que chercher à faire ce qui semble plus simple et pratique ou ce qui plaît au jeune couple et aux membres de leurs familles. Dans le rituel catholique, le sens des signes sacramentels prime toujours sur le pragmatique. Que remarquons-nous au moment de cet accueil à la porte de l'église ? Sans aucun doute, les gens qui sont là viennent d'horizons divers, sont de toutes générations, ont probablement des convictions politiques différentes les unes des autres. Venus d'un monde dispersé, ils commencent à se rassembler ici, en ce point de rencontre. À l'approche du début de la cérémonie, ils se pressent pour entrer dans l'église et trouver une « bonne place ». Pour saint Jean Chrysostome, la foule elle-même était un élément essentiel de l' « haptique » : « Encore un festin ! Encore une solennité ! L'Église se pare à nouveau d'une foule d'enfants ; l'Église est remplie de ses enfants : cette Église qui aime ses enfants ! » Bientôt les personnes présentes à l'église se joindront à l'acte d'adoration de Dieu qui fait partie de la célébration du sacrement du mariage.

Au fur et à mesure que les amis et les familles se rassemblent, leur tenue, leurs visages et leurs voix expriment la joie ; certains aussi, de manière plus discrète, versent quelques larmes... Tous sont habillés de façon spéciale pour l'occasion. Il y a des bisous, des poignées de mains et des tapes amicales dans le dos. Des nouvelles sont échangées ; des secrets sont murmurés. Des rires se font même entendre : peut-être le « gloussement » caractéristique de tante Untel qui ne veut pas être en reste par rapport à l'humour de l'oncle Untel. Cependant, personne ne surpasse la beauté des mariés, avec leurs vêtements spéciaux, leur apparence soignée, leur joie mêlée d'émotions. Par son ton de voix et sa tenue, le prêtre doit alors calmer toute cette agitation et appeler les gens à entrer dans le sanctuaire ; il doit replacer cette joie « locale » dans un contexte universel : « L'Église partage votre joie en présence de Dieu. Que le Seigneur daigne à présent exaucer chacune de vos prières. »

Lorsque tous sont dans l'église, la porte du sanctuaire elle-même devient le signe d'une expérience liminale qui va changer à jamais la vie de Vanessa et Brandon qui sont sur le point de s'unir par le sacrement du mariage : c'est le franchissement d'un seuil. À la fin de la cérémonie, le couple franchira à nouveau ce seuil en témoignant au monde de ce que Dieu a fait pour eux.

2. Le baptême. Un an après leur mariage, Vanessa et Brandon reviennent à l'église avec leur bébé. D'une certaine façon, ils proclament que leur amour l'un pour l'autre a porté du fruit. La famille et les amis se réunissent à nouveau. Ils se souviennent de la fois où, il y a déjà un an, le jeune couple s'était arrêté devant ces portes, puis les avaient franchies pour s'engager devant le Seigneur dans une fidélité mutuelle pleine d'espoir en l'avenir. Ils avaient alors fait leurs premiers pas dans une nouvelle vie. À présent, cette famille est différente : le cercle d'amis et de parents s'est élargi. L'objectif de la prière de l'Église se déplace des futurs mariés

vers les générations futures représentées par leur bébé. Le groupe présent est plus uni par des liens familiaux, plus tactile aussi : le bébé passe de bras en bras et d'étreinte en étreinte, unissant les personnes comme jamais auparavant. Le nouveau-né a son propre « langage » qui se compose des vêtements blancs, de la douceur de sa peau et de ses gazouillis... ou de ses pleurs sonores. L'enfant reçoit pour la première fois le signe de la croix, tracé sur le front par le prêtre et les parents en gage de vie éternelle. Lorsqu'il franchira à nouveau la porte de l'église pour être de retour dans le monde, il aura la « saveur du Christ » qui fera de lui un témoin de la vie chrétienne.

3. Les funérailles. Cette célébration est celle durant laquelle se fait pour la dernière fois un arrêt aux portes de l'église. Le prêtre et les servants d'autel se rendent à la porte de l'église et, avec sobriété et dignité, salue les personnes présentes en leur adressant quelques paroles de consolation. C'est bien des années plus tard, espérons-le, que Vanessa et Brandon feront pour une ultime fois cet arrêt à la porte de l'église paroissiale. Leur pratique chrétienne régulière les aura a vus franchir ce seuil à de nombreuses reprises, s'arrêtant brièvement pour tremper les doigts dans le bénitier et tracer sur eux le signe de croix avant d'entrer pour se nourrir de la Parole de Dieu et du pain de vie. Aujourd'hui, c'est leur enfant qui a été appelé à la maison du Père des Cieux. Porté par ses proches pour le baptême au début de son existence terrestre, le fils tant aimé est porté une dernière fois à l'église et confié aux bras du Seigneur que certains, en ce jour - et c'est bien normal - ont du mal à trouver miséricordieux. La lourdeur du cercueil porté dans l'église reflète la lourdeur des cœurs.

La famille en deuil est sujette à un esprit différent en ce jour de funérailles : un mélange de tristesse et peut-être aussi de gratitude. Les tons sont feutrés, doux et réfléchis ; les voix sont dignes et retenues. Les souvenirs envahissent les esprits : ils font voyager dans le temps et font réfléchir, « ruminer ». Les personnes présentes s'accrochent les unes aux autres dans des gestes de soutien et de réconfort. Cette famille ne demeure pas seule pour poursuivre son chemin. La mort aussi apporte une unité de cœur et une expérience partagée.

Le cercueil est aspergé d'eau bénite qui rappelle le premier bain baptismal ainsi que le renouvellement des promesses chrétiennes faites au moment des veillées pascales. Quelques gouttelettes s'égarent comme pour se mêler aux larmes de la famille. Dieu souffre-t-il aussi ? Un drap blanc a été étendu sur le cercueil, rappelant la pureté du vêtement baptismal. Il est comme une « couverture de sécurité chrétienne » qui rappelle à ceux qui la voient que le salut, le réconfort et la protection ont été promis par le Sauveur. Ces rites sont couronnés d'une ultime procession qui a lieu après l'absoute tandis que la schola chante le « In paradisum » dont la sobriété musicale est comme un baume cicatrisant toute douleur : la porte de l'église est franchie ; ouverte sur la lumière extérieure elle symbolise le moment indicible de la rencontre de l'humain et du divin.

Conclusion : chaque moment de la prière liturgique transmise par l'Église doit être abordé de cette manière ; leurs effets sont sans limites précisément parce que l'approche sacramentelle part de ce qui est authentiquement humain et l'associe au divin. Les rituels de l'Église ne sont pas fabriqués ou inventés : fruits d'une expérience unique ciselée au cours des siècles, ils sont naturels, durables et indélébiles. Et doivent être ainsi compris.
Une attention particulière aux détails qui caractérisent nos célébrations sacramentelles peut aider à favoriser une expérience toujours plus riche et plus significative. Elle peut nous aider à être plus attentifs, plus présents et plus réceptifs. Engager les sens de l'émerveillement et de la crainte respectueuse peut conduire à une plus grande réponse d'action de grâce pour les merveilles que Dieu a faites et ainsi recevoir une plus grande part de la grâce qu'offre la vie sacramentelle chrétienne.

D'après le Dom Martis o.s.b.
Prof. à l'Institut pontifical de liturgie (Rome)